

VISAGES IMMOBILES, roman du huitième jour ou la méditation gnostique de Raymond Abellio

par Jean-Charles Roux

Mûri pendant plus de trente ans, et publié en 1983, autrement dit trois ans avant la disparition de notre auteur, ce roman constitue l'expression d'un discours, que pour les besoins de cet exposé je définirai comme la « méditation gnostique de Raymond Abellio ». En effet, plonger dans les cinq cent pages de cet ouvrage hors norme, et s'en imprégner nous confronte à la pensée d'un homme qui, par le biais de ce roman prophétique, nous fait partager la sagesse impersonnelle de ceux qui ont véritablement ouvert les yeux sur le monde.

Cette désignation « roman du huitième jour » apparaît en deuxième page du livre quand Dupastre, *alter ego* de notre auteur déclare : « *Je l'ai nommé « le roman du huitième jour » et il n'en est point de neuvième. Les six premiers jours sont occupés par la sortie du Moi hors du monde, le septième marque le sommet de cette élévation, le huitième enfin, appelle l'élévation du monde jusqu'au Moi* ». (VI p.14)¹ – retenons cette formule qui nous servira à comprendre la méditation d'Abellio.

« *Roman du huitième jour* » fait référence, bien évidemment au texte de la *Genèse*, sinon à la *Bible* toute entière, *Apocalypse* incluse, non pas comme Ecriture sainte mais plutôt dans la conception traditionnelle de la Bible du fait de la place qu'elle occupe dans la culture occidentale comme référence symbolique et moteur spirituel de notre civilisation. Cette idée vient de loin chez Abellio car notre auteur est hanté depuis son compagnonnage initiatique avec Pierre de Combas, dans le milieu des années quarante, par cette idée totalement immodeste sinon folle mais dont il n'est pas dupe lui-même, d'écrire un nouveau texte sacré qui viendrait se rajouter ou se substituer à ceux qui existent déjà... Je citerai ce propos extrait du roman *Heureux les Pacifiques*, premier roman publié d'Abellio, où le visionnaire trouble, Ricarda, éminence grise du roman, évoquant la perspective de l'écroulement total de notre civilisation de laquelle n'émergeraient que quelques survivants « élus », déclare au sujet de la Bible, également partie en capilotade : « *Nous écrirons une nouvelle Bible, plus astucieusement voilée...* » (HP p. 341).

Roman du 8^{ème} jour, mais roman dont la nécessité est absolue, lorsqu'on sait que l'idée de ce livre remonte trente ans plus tôt c'est à dire dès l'écriture du premier

¹ Voir la Bibliographie en fin de texte.

tome du triptyque. On trouve de façon très paradoxale chez un auteur le projet que son propre livre puisse s'écrire sans lui, plus exactement par tout autre que lui : « *et si ce roman ... ne vient pas à terme ? Eh bien essayant à votre tour de l'écrire, vous chercherez à vous donner votre propre mesure, ou bien vous vous tairez aussi, comme vous pourrez.* » (VI p. 18) Position guère surprenante quand on sait qu'Abellio part du principe que ce qui doit advenir advient toujours à son heure. L'approche que pour ma part j'entreprends ici, se donne pour objectif de faire entendre, autant qu'il soit possible, la réflexion extrêmement clairvoyante de Raymond Abellio offerte en partage dans ce roman qui ne cache pas sa dimension visionnaire. C'est aussi le commentaire qu'en fera un des protagonistes du récit, double de l'auteur et par là bon connaisseur de l'œuvre : « *Ce sera naturellement un roman prophétique... En ce moment l'histoire va vite !* » (VI p.183).

Quelques mots tout d'abord sur *Visages Immobiles*, pour ceux qui ne le connaissent pas. Ce *roman impossible à écrire*, dixit Abellio (VI p.14), est construit en six chapitres alternativement écrits à la première personne et se situe, en ce qui concerne son déroulement principal durant l'année 1972 à moins que ce ne soit 1977, voire un peu plus tard, à New-York, Manhattan et ses quartiers environnants. D'autres sites servent également de décor : Paris, un maquis de la guerre d'indépendance angolaise, ou une communauté misérable et perdue dans le « nordeste » brésilien.

L'intrigue assez vague dans la mesure où de l'aveu-même de l'auteur, il n'y en a pas, - « *Ce sera un roman transcendantal...un roman sans événements. Le roman de la connaissance pure...* » (VI p.184) - repose sur la confrontation, les échanges entre six personnages principaux, chacun guidé par des objectifs fort différents. Pour le narrateur Dupastre il s'agit de « *venir vivre et écrire son dernier roman* » en retrouvant les femmes qui ont jalonné sa vie pendant trente ans, en particulier Marie-Hélène la dernière venue dont la présence sert de pivot au roman. Cette dernière va permettre l'arrivée dans le roman d'Achilléus, architecte esthète-gigolo dont nous apprenons le projet délirant de construire une cité souterraine sous Manhattan. Deux personnages sombres voire maléfiques se rajoutent au récit qui eux entendent accélérer le processus de désintégration de cette ville par un projet d'empoisonnement de l'eau potable, il s'agit de Pirenne le nihiliste et de son subordonné le docteur Laforêt, parapsychologue narcissique, imbus tous les deux d'un sentiment de toute puissance. Enfin en contrepoint des événements Newyorkais nous retrouvons cet aventurier de l'esprit, mu au départ par un idéal altermondialiste l'ancien prêtre Domenech et qui en sortira pour épouser la cause de l'action gratuite. Il convient d'ajouter en arrière plan du tableau quelques personnages d'importance secondaire mais essentielle, comme le philosophe Drameille, le père Vieira, authentique épigone de maître Eckart, l'activiste communiste Santafé, le chef des travaux Ronda...Chacun des personnages allant au devant de sa vérité propre. Cette confrontation de caractères nous conduit à visiter l'intérieur de la Terre, au sens propre du terme, ou de la parcourir, non pour

retrouver la pierre de sagesse, mais pour accomplir ce don de soi que réclament les forces du destin.

A la fin du livre, à l'exception du narrateur Dupastre, et de Domenech engagé dans ses combats auprès des humbles, mourront quatre des six personnages principaux : le docteur parapsychologue Laforêt, l'architecte Achileus, le « policier » savant atomiste, ange noir du récit, Pirenne, et Marie-Hélène, l'ange blanc, pivot féminin de ce roman. De même mourront de leur belle mort presque simultanément, en arrière plan du roman le philosophe parisien Drameille et le père brésilien défenseur des exclus, le padre Vieira, et de façon violente un nombre indéterminé de figurants comme il arrive dans toutes les guerres.

Cependant, on ne peut pas réduire *Visages Immobiles* à un simple récit, fût-il polyphonique - le discours suggérant, plutôt, le processus du sucre qui fond inexorablement dans la tasse, pour reprendre l'image d'un critique universitaire appliquée aux romans de Balzac. En effet sur la base d'un canevas narratif, c'est toute la philosophie de notre auteur qui s'enlumine dont je voudrais mettre en relief, particulièrement, les thèmes suivants : le détachement de celui qui sait, l'aspiration à la liberté des hommes, et l'espoir en fin de compte, placé dans la femme. Ainsi retrouve-t-on, dans cette quête du dépassement, les trois niveaux de l'Homme intérieur que sont le corps, l'âme et l'esprit, supports en même temps de ces trois absolus : *Dieu, l'art, le sexe*.

Première partie

Visages immobiles, je le cite, « mon titre le dit assez, désigne cette capacité attribuée à l'homme véritable qui peut se dire du « huitième jour, celui qui est capable d'enfouir si profondément les effets de sa sensibilité que nul ne peut plus en juger du dehors. » (VI p.18). Cette expression apparaîtra au fil du roman à plusieurs reprises pour donner une image de différents protagonistes dont on devine la richesse intérieure. Cette expression, Abellio l'emploie très tôt dans ses *Mémoires* lorsqu'il décrit ses maîtres d'école : « Mes instituteurs... hommes au visage immobile, fils d'une Révolution déjà faite qui les laissait sans revendication, dans la seule passion de perpétuer, de maintenir... » (M.D.M. t.1 p. 18) Dans le roman que nous étudions il n'est pas vraiment question de « Révolution déjà faite » mais plutôt du processus de l'histoire en train de se faire, dans cette Afrique prise en mâchoire entre les blocs de l'Est et de l'Ouest, au Brésil, pays en construction de lui-même, et dans cet isthme de la modernité occidentale que représente la ville de New-York. L'expression « *visages immobiles* » va dépeindre cette forme du détachement qui caractérise des hommes, mais aussi une femme, remplis d'une force intérieure au dessus du lot commun, qu'il s'agisse d'êtres à polarité positive, négative, ou neutre. En premier lieu l'expression s'appliquera avec le plus de pertinence aux deux « *sages* » du roman, Drameille le philosophe parisien en fin de

vie et le père Vieira ce vieux prêtre brésilien revenu de tout, qui mourront tous deux presque simultanément, mais chacun de leur côté. Écoutons Drameille s'adresser à Domenech le personnage investi dans les guerres du tiers-monde: « *Soyez donc impassibles devant ce que les imbéciles appellent le mal !* » (VI p.75) Et ce même Domenech, qui nous entraîne dans les lieux insolites du roman, lorsqu'il rencontre Vieira découvre un homme « *... d'âge imprécis..., frêle d'aspect, le visage émacié, cette dureté sèche des maigres qui vieillissent bien... Domenech pensait : cet homme est là, impénétrable, devant moi. Et je suis là, nu devant lui...* » (VI p. 241 et 243).

A l'opposé de ces deux figures à polarité positive, est-on tenté de dire, apparaissent deux personnages plus inquiétants : en bout de chaîne, celui qu'on voit à peine et qui semble conduire des manœuvres de haut vol, M. Lyng, agent des services secrets de la chancellerie chinoise à l'Ouest. « *Lyng ne riait jamais...* » (VI p. 198) Il est dépeint comme suit : « *Lyng n'appartenait en fait qu'à une sorte d'être collectif et anonyme, Lyng semblait n'être jamais atteint « personnellement » par rien, même par le besoin d'être nommé...* » (VI p. 265) Figure plus importante du roman dans le registre des forces de l'ombre, le sieur Pirenne, décrit dans *La fosse de Babel* [FB] comme policier communiste, qui se positionne ici comme une sorte de chevalier de l'Apocalypse se donnant, de lui-même, la mission d'accélérer le démantèlement de l'Occident en provoquant une catastrophe de masse, en voulant empoisonner le réseau d'alimentation en eau de New-York. Lui aussi est décrit comme un homme insensible : « *Pirenne était le dernier à se poser la question peu philosophique de savoir si l'assassinat politique relevait d'une bassesse répugnante ou d'un 'métier de seigneur'. Jamais un ménagement, sauf par calcul : la conscience absolue de la nécessité. Tant d'impersonnalité crée le vertige...* » (VI p. 160). A la fin du roman Marie-Hélène évoquant les futurs grands destructeurs du monde dira qu'ils « *devront être plus impersonnels encore que Pirenne...* » (VI p.485) Entre ces deux extrêmes de personnages, le roman fait intervenir d'autres figures qui semblent détenir cette intériorité sous le masque du visage immobile et sur lesquels je glisserai rapidement tels Santafé, vieux baroudeur issu des romans antérieurs, Ronda, chef de chantier du chantier sous-terrain sous Manhattan, j'y adjoints le maire de New-York qui garde tout son sang-froid dans le cadre des événements, et un étrange ingénieur astrologue monsieur D. défini comme un « *homme retranché* » (VI p. 168) - s'agissant d'une connaissance pour de vrai d'Abellio, je le suspecte d'être possiblement parmi nous. Enfin il me faut parler de Marie-Hélène, la jeune femme amie et amante du narrateur, aux dons de voyance exceptionnels. Elle annonce la mort de deux jeunes gens quelle côtoie mais comme on ne la croit pas, elle se replie dans le « *détachement, cette tranquillité qui effaçait tout* » (VI p.192). Et Dupastre, double d'Abellio, constate que Marie-Hélène « *... sans rien laisser paraître, et mieux défendue par ses invisibles antennes que par le calcul le plus roué, reçut de moi tous les signes dont elle avait besoin pour lire en moi, mon propre désir et ma gêne...* » (VI p. 33) Réceptivité, détachement du moi, sens de la nécessité sont les critères qui nourrissent la force intérieure de l'être

« terminal ». Abellio place ainsi dans la bouche de Drameille cette phrase qui résume à la fois cette disposition et ses convictions propres : «... j'ai laissé s'assoupir en moi le besoin de violenter les esprits et renoncé en fin de compte à tout pouvoir de tutelle et même de conseil. Avez-vous réfléchi à ce fait que l'intelligence agit par simple action de présence, sans avoir à bouger ? » (VI p.88) Dès lors rien d'étonnant à ce que le narrateur du roman, Dupastre, double autant que possible d'Abellio, donne un bref aperçu du principe de la « structure absolue » qu'il a lui-même mise au point : « *Durant toutes ces années (de jeunesse) je n'ai été qu'un rouage infime de l'immense machinerie du monde, et celle-ci fonctionnait à travers moi en me tenant dans la plus parfaite ignorance de son agencement universel. Puis un jour, cet agencement m'est apparu. Pas dans son détail, bien entendu qui échappe aux mesures humaines. Non, dans son universalité justement.* » (VI p. 231) Par conséquent, sous l'expression de « Visages immobiles » se révèle le visible de la vraie sagesse qui n'est sans doute qu'une forme de détachement suprême. « *Vous ne saurez que plus tard si cette apparente tranquillité cache un être mort ou hypervivant.* » (VI p.18) annonce Abellio sous la plume de l'écrivain Dupastre. Mais c'est le père Vieira qui résume le mieux cette immobilité de l'esprit en ne posant plus la question « pourquoi... ? » « *Je parle le moins possible pour ne pas obscurcir le plan divin par des discours sans intelligence...* » (VI p. 259).

Deuxième partie :

L'aspiration à la liberté

Si le visage de l'homme intérieur est un visage immobile, ses yeux toutefois sont ouverts – pour reprendre l'image du titre initial de la trilogie, *Les Yeux d'Ezéchiel sont ouverts*[Abellio, 1950]. Grands ouverts même, sur le monde, et les lois secrètes qui régissent l'existence humaine. Bien sûr très peu d'êtres ont cette disposition à voir la réalité dans ses dimensions supérieures, pour ne pas dire initiatiques. Il est prouvé que la grande majorité des humains supporte la vie dans la souffrance chronique du manque. Mais tel est le moteur de nos conduites au quotidien, qui débouchent de temps en temps sur un sentiment de lucidité. Pour faire vite je reprendrai cette réflexion de Domenech au contact du padre Vieira dans la grande conversation nocturne qu'il a avec lui, au Brésil ((VI p.263) « *Qu'est-ce qui nous anime tous sinon une même révolte contre notre condition d'objets aveugles ?* » Le sentiment de scandale de l'homme malheureux dans le monde, qui inspire si abondamment les intellectuels du milieu du siècle, sera ressenti intimement, et très tôt, par le jeune Georges Soulès et qui ressort avec force dans les tomes Un et Deux de ses « mémoires » : Dans un faubourg de Toulouse puis Les Militants. De même l'aspiration à la Révolution se retrouve-t-elle inscrite au cœur de *Visages Immobiles* à différents niveaux, comme méditation en pointillé sur l'Histoire. Ou comment l'Homme s'est employé à tenter de sortir collectivement de sa condition précaire en expérimentant différentes solutions plus ou moins inspirée, comme celle, par

exemple inventée au dixième siècle à l'abbaye de Cluny comme son modèle le plus réussi aux yeux Abellio, qui lui attribuera l'appellation de « communisme sacerdotal ». Dans cette expérience il voit là « *l'apogée du christianisme* » (VI p.364) « *Ce fut d'ailleurs très bref, quelques dizaines d'années...* » sous l'influence de l'impératrice Adélaïde et d'Odilon, abbé de Cluny... C'est le padre Vieira qui défend cette thèse devant Domenech, dans cette longue conversation, absolument étonnante aux deux-tiers du roman sur l'édification de l'église romaine: « *Si votre « communisme sacerdotal » a un sens, il ne peut avoir que celui-là : l'alliance du peuple dans ses communes et du monarque, du monarque en lui-même, son oratoire et ses conseils, et cela contre les féodaux et tout genre, les intermédiaires inutiles, banquiers, fonctionnaires, syndicalistes ou clercs...* » (VI p.365) Comme il est dit plus tôt l'expérience sera de courte durée et se verra trahie par les papes Grégoire VII et Nicolas II, l'ordonnateur du concile de Latran (il s'agit plus précisément du "synode" de Latran de 1059). Toute autre expérience collective associant pouvoir spirituel et force populaire ne fera jamais mieux. Le catharisme dont le mouvement touche viscéralement Raymond Abellio pour des motifs d'atavisme personnel, et plus encore, était porteur en lui-même de sa défaite magistrale aux regards de l'histoire. « *Le catharisme, cette très ancienne hérésie qui s'est propagée il y a des siècles dans nos pays trop civilisés et qui a marqué le début de nos fatigues...* » (VI p.127) dira-t-il. J'ajoute que dans le tome Un de *Ma dernière mémoire*, Abellio s'interrogera en termes plus crus sur leur destin : « *Que voulaient les Albigeois ? Une Eglise, une société évangéliques, fraternelles. C'est l'utopie type. Aucune Eglise, aucune société un peu étendue ne peut se passer de règles et de sanctions...* » (MDM., T 1, p.54). La même question de viabilité de la Révolution viendra à se poser aux époques des grands bouleversements fin du dix-huitième et courant du vingtième siècle. Toujours dans cette conversation entre le padre Vieira et Domenech, le père cite Karl Marx disant : « *Je n'ai pas d'utopie toute prête à introduire par décret au peuple* ». Et le père ajoute, « *Je lui donne raison. Notez qu'en plus il eût été bien incapable de dire ce qu'il entendait par « peuple »* ». A quoi Domenech répond : « *Disons que c'est l'ensemble des hommes qui, justement, par excellence, ont besoin d'utopies.* » (VI p. 363) Cette réflexion court sur l'ensemble du roman qui, je le disais précédemment situe son déroulement en différentes communautés humaines en lutte contre de leur oppression, qu'il s'agisse des déshérités d'Angola, du Nordeste brésilien ou des sous-populations immigrées de Manhattan... Nous retrouvons là, me semble-t-il, la sensibilité à gauche, que Raymond Abellio éprouve depuis toujours à l'endroit des humbles et des exploités. Juste un mot qui décrit cet état de fait, lorsque citant Robert Linhart dans *Le sucre et la faim* [SF], petit essai sur la misère sciemment entretenue au Brésil, fait remarquer : « *Sans excès de démagogie, on peut dire que c'est la faim des paysans du Nordeste qui fait tourner le moteur des voitures de luxe des beaux jeunes gens [...] de Léblon ou d'Ipanema...* » (VI p.249) référence au carburant vert produit dans des conditions abominables par les petits paysans esclavagisés du Pernambuco. Cependant la réflexion d'Abellio, s'inscrivant comme une méditation gnostique sur les lignes qui président au destin des hommes, dépasse le constat de

la tragédie pour commenter sobrement en ces termes : « *A quoi bon entrer dans les détails trop prévisibles de cette épopée sacrificielle qui tend à fonder sur l'esclavage et la faim de millions d'hommes un nouvel empire mondial et y réussira forcément, car telle est la loi de la puissance.* » (VI p.247) De sorte que la réflexion à laquelle nous conduit cet épisode brésilien, tout comme le précédent en Afrique, et même celui qui se situe à Manhattan, va porter sur la signification de tous ces drames en tant qu'avancée de la conscience humaine. Ici je cite Abellio dans le texte initial de cet essai paru en 1981, *Approches de la Nouvelle Gnose* « *Les penseurs et littérateurs à la mode... sont fascinés par la dissémination, la fragmentation des signes tandis qu'en ce qui me concerne j'essaie d'être en communion avec la montée, l'unité du sens... j'affirme et pose même comme postulat de mes conceptions philosophiques le principe de l'interdépendance universelle jusqu'à la culmination dans l'intersubjectivité absolue.* » (ANG p.12) Ce postulat typique de la pensée d'Abellio se retrouve exprimé en quelques phrases clés du roman *Visages Immobiles*, celle-ci par exemple dans la bouche de Santafé, autre déguisement de notre auteur : « *J'appelle Révolution l'accès à une conscience planétaire qui risque de se faire attendre encore longtemps mais qui viendra forcément. C'est elle qui rendra leur vraie signification au communisme utopique des rêveurs, aux insurrections et aux goulags.* » (VI p.98) Propos ouverts sur les temps modernes, renforcés par cette autre prédiction non moins étonnante (c'est encore Santafé qui parle) : « *... les chinois apprendront au monde et par conséquent aussi aux africains que la révolution est à réinventer !* » (VI p.216) Il va de soi que la lecture du livre est indispensable pour saisir la portée de telles paroles.

J'aimerais maintenant, pour toucher à la fin de mon exposé, évoquer l'espoir placé finalement, chez Abellio, en la femme et en l'amour qui se confondent en la Connaissance.

Troisième partie :

La femme, l'amour, la Connaissance

Avant d'aborder ce thème, il importe maintenant de présenter les figures féminines du roman qui serviront de rappel à la typologie des femmes chez Abellio. Pour une approche plus détaillée, on se reportera au chapitre correspondant dans le livre d'entretiens de l'auteur, avec Marie-Thérèse de Brosses. On retrouve par conséquent dans *Visages Immobiles* cette distinction des femmes en fonction l'âge, la psychologie et la force intérieure. Les sœurs Françoise et Julienne de Sixte, présentes dans le volume antérieur de la trilogie, sont des femmes mûres de la génération du narrateur, à la libido toujours active, anciennes amies de ce dernier, mais toujours en quête d'un sens à leur vie. Mary Greenson est la femme en milieu de vie, sûre d'elle, active et épanouie, de cette catégorie de femmes modernes qu'il qualifie de « *viriles* », je cite, « *qui avaient indûment dérobé aux hommes une*

intelligence dont elles ne connaissaient pas l'emploi. » (VI p. 134). Puis il y a Marie-Hélène, définie comme la « femme ultime », âgée d'une vingtaine d'années, passion du narrateur malgré la considérable différence d'âge, qui voit en elle « *la femme vraiment femme* » (VI p.68), la « *femme idéale me faisant la grâce d'un nouveau départ, sa science et la mienne enfin confondues* » (VI p. 24) Cette notion de « *femme ultime* », essentielle chez Abellio génère en même temps la notion de couple « ultime » qui dans la démarche gnostique s'avère à son plus haut degré, la finalité de l'expérience humaine – même si, en fin de compte dans le roman, son épiphanie est de courte durée ! Je vois là, dans cette montée, la raison d'être de ce livre, dans laquelle Abellio voit se réaliser une « montée de la conscience ». Le roman est soit dit en passant, dédié à celle qui a inspiré le personnage de Marie-Hélène, ainsi que le suggère le journal de l'auteur de 1971.

Pour accéder aux origines de cette incarnation de la « femme ultime », le romancier puise aux sources de la Tradition en s'inspirant des grands archétypes de la féminité. Eve, bien sûr et avant tout, mais aussi Lilith, sa concurrente de l'ombre : « *Grâces lui soient rendues si tu lui dois ton œuvre !* » (VI p. 429) dixit Dupastre en conversation avec Marie-Hélène. La prostituée Rahab du livre de Josué (VI p.376), par laquelle le peuple d'Israël sauve son existence. Marie-Madeleine, épouse mystique du Christ, selon le témoignage des apocryphes Thomas et Philippe (VI p. 76 et 491). Et pour finir la dernière femme, celle de l'Apocalypse dont il est dit qu'« *à la fin, la femme écrase la tête du serpent* » (VI p. 393). En complément de ces figures mythiques sont convoquées ces femmes de grande influence spirituelle dont l'Histoire nous rappelle le rôle, associées à une figure masculine, Adelaïde de Bourgogne épaulée par Odilon de Cluny dans la chrétienté médiévale (VI p.365), et Héloïse d'Argenteuil, venue soutenir la pensée Abélard un siècle plus tard (VI p.367). Toutes ces figures sont évoquées pour renforcer le caractère exceptionnel du personnage de Marie-Hélène, l'héroïne du roman dont nous apprenons en outre qu'elle possède des pouvoirs médiumniques de clairvoyance, dont l'apanage sert de ressort dans le déroulement de cette histoire. Présente dès le début du roman en tant qu'objet de désir du narrateur, Marie-Hélène après différentes péripéties se donne enfin à lui, entraînant chez ce dernier un soudain et prodigieux lyrisme de troubadour occitan : « *Je t'aime au-delà de tout ce que je pensais appeler aimer...* » (VI p. 469). Et lorsqu'elle disparaît, Dupastre éprouve le sentiment que « *les deux nuits passées avec Marie-Hélène avaient rompu à jamais [sa] solitude...* » (VI p. 494).

Plus qu'en tout autre endroit de son œuvre, Abellio se livre, de bout en bout de *Visages Immobiles* à une méditation abondante sur le thème de l'amour, qu'il développe à la lumière de sa philosophie. On retrouve le thème gnostique de la montée vers l'Unité dont témoignent de nombreuses paroles de Jésus. Dans cette optique Dupastre, le narrateur dira : « *Mais qu'est-ce qu'une possession qui ne culmine pas dans cette présence qui de deux fait un, une présence sans fin qui doit*

*donc s'effacer jusqu'au souvenir de la division ancienne ou la résoudre sans violence abrupte, sans geste et sans parole, éternellement... » (VI p. 439). Autre réflexion, le regard qui unit l'amour avec la Connaissance : « Si l'amour, à sa plus haute intensité, est connaissance, s'il est, au plus haut sens du mot, cet amour intellectuel dont parle Spinoza, comment pourrait-il ne pas rendre transparents, à cette dernière limite de cristal et de glace, les mystères de cette puissance qu'il porte en lui ? » (VI p. 157), et celle-ci, qui reprend une thématique de la *Structure Absolue* au chapitre portant sur la sexualité : « Ne sommes-nous tentés de répéter l'union des corps et des âmes que parce que nous cherchons désespérément à empêcher de fuir l'union des esprits ? » (VI p. 488). Autrement dit, parce que le besoin de fusion spirituelle avec l'Autre est inhérent à l'expérience de notre venue au monde. Dupastre emploiera d'autres mots avec Marie-Hélène : « Il y a une unité d'en bas, faite d'opacité et une unité d'en haut, faite de connaissance. Vous êtes dans l'entre-deux. C'est le moteur universel de cette montée qu'on appelle, d'un mot trop général, l'amour... » (VI p.36). Enfin, autre façon peut-être de dire les choses l'amour et la connaissance se confondent avec l'éternité de l'instant : « Moi qui, au fond, eusse voulu que le « roman du huitième jour » ne fût qu'un poème d'amour pour une ville et une femme, la dernière ville, la suprême femme, me vis rappelé à ces problèmes subalternes dits des « pouvoirs mystérieux de l'esprit » que l'amour ignore parce qu'il est lui-même le dernier pouvoir. Comment l'amour se préoccuperait-il de cet esprit qu'on nous dit « à venir » alors qu'il vit lui-même dans le présent éternel ? » (VI p.157).*

Cet éternel présent se confond avec la vie. Telle sera par exemple la philosophie de Santafé, double rudimentaire d'Abellio : « *J'aime la vie, je l'aime telle qu'elle est... et pour l'aider à passer, ... aussi souvent que je peux, je fais encore l'amour...* » (VI p.100) Enfin ce goût pour la vie se retrouve dans la bouche de Marie-Hélène affrontant Pirene et voyant clair sur ses projets mortifères: « *Ne touchez pas à New-York. C'est ma ville et elle est plus forte que vous... quant à vous, vous êtes mort depuis toujours...* » (VI p.483 et 484).

Le moment est venu de mettre un terme à cet exposé. J'ai choisi pour le présenter et par souci de mesure, trois angles d'approche, mais d'autres thèmes, géopolitique, psychologie des foules, l'astrologie, l'esthétique contemporaine, le mal, le terrorisme, la figure du Christ... j'en passe, auraient pu, aussi bien, être mis en avant, sans parler non plus des réflexions lumineuses qui émaillent le roman à chaque page – Abellio n'a pas exactement la retenue du padre Vieira. Toutefois je ne voudrais pas finir sans évoquer la dimension prophétique de ce livre, s'agissant en particulier de la date du 15 septembre prévue pour une possible attaque de la population de New-York à l'exotoxine botulique, attaque échouée comme il convenait, mais justement, d'autres méfaits sont envisagés pour plus tard dans cette ville... Cette dimension prophétique je la retrouve pour ma part lorsque Drameille, autre double d'Abellio, conclue une conversation avec Domenech par ces mots :

« Vous verrez, fit-il plaisamment en levant la main, il se passera des choses étonnantes au moment de ma mort ! » (VI p. 89) Ces paroles sont mot à mot celles qu'Abellio m'a dites à la fin de la rencontre que j'ai eue avec lui, fin août 1979, dans la maison de convalescence de Maisons Laffitte, là-même où il situe une conversation du philosophe avec Dupastre (VI p.396) – j'imagine ne pas être le seul à avoir entendu la même phrase. Cela dit, Raymond Abellio est décédé le 26 août 1986, sept ans plus tard à l'hôpital de Nice. Et en effet plusieurs événements de grande ampleur se sont produits au même moment : les forêts surplombant la ville et la Côte d'Azur connaissaient de gigantesques incendies et à Paris, en réplique de la guerre du Liban, commençait la série des attentats meurtriers du 04 au 17 septembre, attribué au groupe Ali Fouad Saleh, pour le compte du Hezbollah ! Les flammes sur un monde qui se consume et les alibis du fanatisme politico-religieux, préludes des futurs conflits du vingt et unième siècle, pour accompagner le départ de notre auteur !.

Je laisse à Raymond Abellio le mot de la fin : « Mais de science désormais infuse, l'homme intérieur le sait : le moment venu, ces événements s'éclaireront en lui par l'effet de lois aussi fatales que celles de la chute des corps ou du changement des saisons. » (VI p. 21)

Bibliographie

[HP] Abellio, Raymond, *Heureux les Pacifiques*, Flammarion, Paris, 1947.

[Abellio, 1950] Abellio, Raymond, *Les Yeux d'Ézéchiël sont ouverts*, Gallimard, Paris, 1950.

[FB] Abellio, Raymond, *La Fosse de Babel*, Gallimard, Paris, 1962.

MDM 1] Abellio, Raymond, *Ma dernière mémoire, T1, Un faubourg de Toulouse*, Gallimard, Paris, 1971.

[MDM 2] Abellio, Raymond, *Ma dernière mémoire, T2, Les Militants* Gallimard, Paris, 1975.

[MDM 3] Abellio, Raymond, *Ma dernière mémoire, T3, Sol Invictus*, Ramsay, Paris, 1980.

[SF] Linhart, Robert, *Le Sucre et la faim*, Éditions de Minuit, Paris, 1981.

[ANG] Abellio, Raymond, *Approches de la Nouvelle Gnose*, Gallimard, Paris, 1981.

[VI] Abellio, Raymond, *Visages Immobiles*, Gallimard, Paris, 1983.